

# VERTIGES

## Métaphores photographiques

« *La terre n'a pas toujours été une blessure  
Mais elle a toujours été un corps* » (ADONIS)

Il y a des photographes, tels des descendants de sorciers, qui sont investis de pouvoirs de *vision*. Ainsi Catherine Poncin sur ses photographies se fait *metaphotographe*. *Meta* – comme au-delà. *Meta* – comme métaphore.

A-demi paysagistes, à-demi métaphysiques, à la fois abstraites et descriptives, ses images marient l'existant, l'imaginaire et le symbolique. Par une démarche au carrefour de la photographie, de l'écriture et de la poésie, Catherine Poncin libère son regard intérieur, plongé dans le ventre de la Ville où coule entre deux parois charnelles de pierres et des falaises vertigineuses le Rhummel, impétueux, farouche, insaisissable.

Rhummel. Fleuve, rivière, *oued de sable*. La magie de son nom, cette effroyable faille, cette fissure qui scinde la Ville, cet univers abyssal ont habité mes yeux à ma naissance comme un corps maternel ouvert à l'éternité du ciel. Un paysage sans âge, un antique Rocher fracturé, éventré, séparé, morceau de lune mystérieusement atterri là où coule un fleuve torrentueux, effrayant, tumultueux, tourmenté par le vertige.

Fissuré. *Secus*. Du latin de l'une de ses origines : ce qui est séparé, disjoint, fendu, secrète faille d'où nous venons au monde et où nous retournons encore et encore pour repousser la mort. *Secus*. *Sexus*. *Continent noir*. Noces brûlantes de l'eau vive et de la pierre : « *...Et l'on n'aime pas autrement les pierres que les femmes* » (1). Le Rhummel est semblable à une humide brûlure sur la pierre par où Constantine est une femme. Asile médian de son corps offert à la photographie tel un gouffre ouvert à la lumière.

De manière héraldique, Catherine Poncin associe au paysage ; fragmente des photographies de femmes algériennes qu'un photographe constantinois a bien voulu lui confier. Ces silhouettes sans visage deviennent des Nymphes au-dessus des entrailles nymphales de la ville, vigies des Eaux Primordiales, formes féminines fantomales d'une statuaire antique imaginaire.

On aimerait lever les voiles de ces visages secrètement celés par la mémoire de la ville, de ces spectres penchés sur les abîmes au bord de la photographie dans une mise en abyme et leur donner un nom...

Des apparitions : Ball Tanit, déesse de la fécondité de Cirta dont on a retrouvé une figurine dans une grotte... La légendaire Reine Tina dont on rapporte que le Palais dressé sur le Rocher illuminait le Rhummel... Constanzia, la fille de l'Empereur Constantin qui donna à la Ville un nom de femme... Ces femmes adultères dont les dits de la cité racontent qu'elles étaient jetées à Kaf Chkara, cousues dans un sac et précipitées dans l'abîme... Aycha, la dernière épouse de Salah Bey qui s'exila dans son origine italienne. Nedjma, de Kateb Yacine... Toutes ces femmes voilées de noir qui portent encore quelques siècles après le deuil de Salah Bey...

Mais peut être ne seraient-elles toutes que Sophonisba, le mythe fondateur qui sauva la Cité en se suicidant dans le précipice après avoir épousé sous la contrainte Massinissa, vassal de Rome, alors qu'elle aimait Syphax...

Je vois ces photographies comme des *paysages-histoire* (2). Ils ne s'achèvent réellement sous l'œil que marqués par le tragique du site qui fonda la Ville. Ces corps de femmes sont son histoire, associés au minéral, lithiques et mythiques, faits de la peau de cette terre, de ces lieux mystérieux parcourus de traces, de stries, d'indéchiffrables grimoires que des milliards d'années de vent et d'eau musicienne ont sculptés de signes : prismes, failles, arêtes, nervures, douces lombes, chamboulement cosmique, chaos géologique, géographie généalogique, gouffres insondables, arches de démesure, catastrophe tellurique. Saillie vénusienne. Pierres charnelles. Voluptueuses. Il n'y a pas de grammaire, pas de code pour guider l'œil, lire ces hiéroglyphes, ces traces, ces failles dans les entrailles du Vieux Rocher.

Photographies de la sauvagerie irrépressible des éléments. Métaphore du désir. Symbole dionysiaque du déchaînement des sens. Images qui nous renvoient à cette part obscure de nous même et à ce qui s'avance pour l'imagination, le fantasme.

Cette démesure de l'eau coulant sur l'une des photos, comme une tenture très lourde devient un rideau de scène. Comment ne pas y voir une longue chevelure ambrée peignée d'eau, lissée par le courant ?

La suggestion est trop forte : on quête ici un sens, une ellipse du monde, lorsque le Rhummel dans son exaltation amoureuse déborde en crue violente, se fracasse entre les parois puis soudain s'évanouit au fond de la grotte, s'évapore, disparaît, s'éclipse et revient subitement au regard, lambin, apaisé, caressant l'argile, le grès, le calcaire. Trouble de ces noces intimes, de cet entrelacement méandreux comme un bras qui embrasse, de l'eau et de la pierre, de ce parcours voluptueux entre les gorges, les falaises nues, les retraites inaccessibles à la vue, ces ouvertures aux bords lisses, moussus.

Catherine Poncin nous invite *'de l'image, par l'image'*, à un voyage initiatique, une quête spirituelle ; à regarder l'irréel, cette frontière onirique entre ce que l'œil voit et l'invisible.

Nourredine SAADI

- (1) Bachelard
- (2) Julien Gracq

Nourredine SAADI est né à Constantine en Algérie.

Professeur à l'université d'Artois. Ecrivain.

Il a publié de nombreux romans et nouvelles ainsi que des ouvrages sur les peintres Rachid Koraïchi et Denis Martinez.

Dernier titre paru : La Nuit des Origines, roman, Ed de l'Aube, Ed Barzakh, 2005